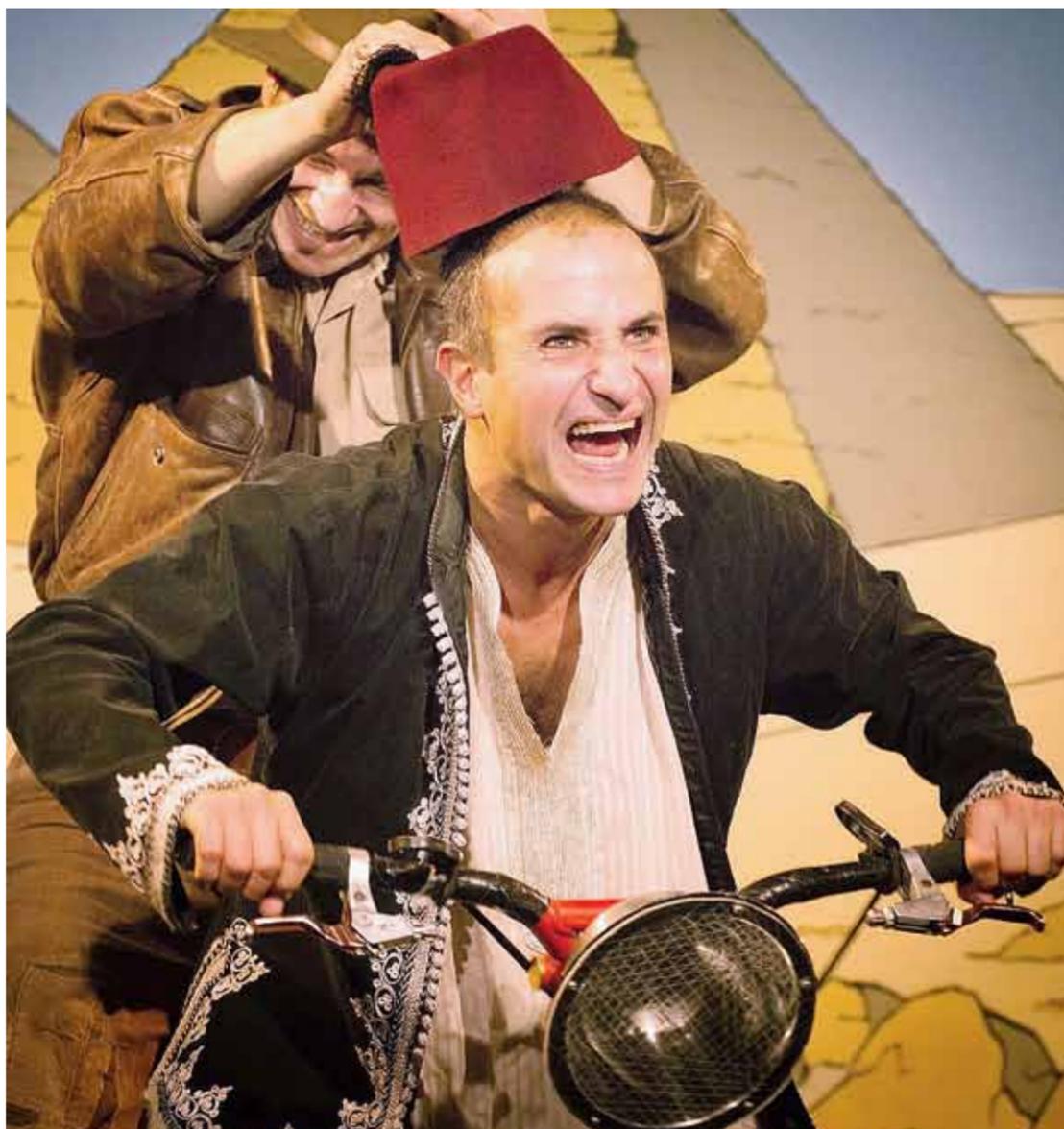


Fin de partie. Le festival d'Avignon touche à sa fin. Retour sur une manifestation essentielle qui n'ayant pas démarré sur les chapeaux de roue, porte une cuvée de belle qualité.

Cris et chuchotements

Dernière entrée dans cette fourmilière avignonnaise 2014, intense vie de formes, de couleurs, de gestes, mine de pensées, de réflexions politiques, philosophiques, chaudron d'humeurs, douches écossaises quotidiennes pour un oui ou pour un non logistiques. Fin d'une rare fête populaire de l'oeil de l'oreille, de l'esprit, monde d'hier, déjà de demain, futé et fragile comme ceux qui le portent, magnifiques saltimbanques pourvoyeurs de miracles, perchés sans peur sur un fil parfois sournoisement plombé, équilibristes très centrés autour des mots, des images, des émotions. Pour cette cause, il ne fallait pas rater, entre autres, cette belle affaire «A suivre», celle que l'on se paie avec jubilation en compagnie d'Isabeau de R. Elle a de l'abattage, cette nana poids plume qui parie la profondeur en caracolant sur la légèreté. Elle vous éclaire des ampoules basse tension à une vitesse peu commune, elle ne grille plus une cigarette avec rage, elle vapote voluptueusement. Tout en vélocité, regardant dans le rétro, celui du temps où «Régine avait figure humaine», elle opère au scalpel sur tous les terrains mal occupés de 2014 : le boulot (règne de la cruauté), la famille (lieu du désorienté), l'orthographe (place désertifiée), les anglicismes, prénoms et choses tendance (bling bling de préférence), les «jivarisations» langagières tendues de la modernité, souvent pléonasme de médiocrité. Publicitaires, coach en tous genres, sexualités alternatives et autres bipolarité sont pris avec appétit dans la nasse verbeuse de cette tonique et très remuante (à tous les sens du terme) femme en noir, non tchadorisée, qui dévoile avec une pointe de cynique gourmandise (bien fait pour vous !) notre dure «life» d'aujourd'hui bien mal caractérisée sans «sousay» et ce qu'il risque d'en rester avec problèmes en 2020. Comme Isabeau, le théâtre questionne, univers riche et polymorphe, incroyablement, savoureusement prédictif dans sa créativité. L'aventure est au coin d'un rideau encore fermé. Celui qui s'ouvre sur «Les aventuriers de la cité Z», annonce de véritables sportifs sur planche, qui de l'auto passent à la moto, de l'avion à l'aviron, troquant à la minute le cuir après le vinyle, se transformant à loisir de papou en ripoux ou vizir. Petits et grands en sont toujours baba. Oui, sous leur genre à tout sortir dehors, neurones et tripes, les comédiens sont dans l'infra : anticipateurs, ils sentent l'orage avant que ne s'amoncellent les nuages. Pour s'autoriser la monstration, ils ont bien avant fait leur miel en fureteurs, penseurs et observateurs. La terrasse d'un café, le hall d'un immeuble sont des avant-scènes pour produire un mille feuille d'émotions creusant leur sillon



Voyage langagier aux côtés d'Isabeau puis à la poursuite d'aventuriers avant un rail de contes. PHOTOS DR

intérieur. Les festivaliers disent leur enchantement de ce banquet de beaux textes, mises en bouche et en scène positivement déroutantes, poésie amarrée dans les performances techniques. Une provision de culture qui place haut la rigueur pour le prince de Hombourg qui passe le baroque au tamis africain avec un puissant «Coup fatal». Entre farce et antique «The Humans» ont donné tout leur jus. «Falstaff» fut des plus audacieux tandis qu'Emma Danté était toute tendresse. L'aridité affirmée d'Hypérion est aussi interpellante que le Mahabharata en version japonaise. Et Thomas Joly n'a pas découragé «son» monde malgré un spectacle d'une atypique durée. Passer 18h aux côtés d'Henri VI est un véritable challenge mais l'imperturbable a triomphé de l'improbable. Aujourd'hui, malgré une ligne d'horizon plus favorable, ces petites mains du théâtre et ces tisserands du grand lien culturel n'ont pas encore décollé. Avant que de frapper les trois coups, ils ont eu à essayer remous et rumeurs. Les rumeurs qui ont couru cette année n'ont heureusement pas blessé mortellement les 1300 compagnies qui ont dressé leur tréteaux et occupé rues et places mais la confiance est meurtrie, tout particulièrement celle accordée aux médias qui ne se situent pas sur la bonne scène

Sus à la rumeur

Le coup de gueule de Stéphane Roux, un des interprètes de «Perault ça cartoon» (Label Compagnie) est à la hauteur de la déception face à certains professionnels du journalisme qui semblent manquer de rigueur, d'exhaustivité, d'honnêteté : «après un commencement désespérément chaotique, menaces de grève assorties à une météo déplorable, les journalistes ne se sont pas illustrés dans leur mode de traduction de l'état des lieux. Les médias dominants ou ceux qui ont le plus large taux d'écoute ont matraqué des infos incomplètes sinon erronées. Dans quel pays est-on ou la télévision et les radions annoncent que le festival d'Avignon est en grève alors que ne sont essentiellement concernés que quelques spectacles programmés dans le «In». Pendant ce temps 1300 compagnies se battent pour jouer et tenter de remplir leur salle au quotidien... nous mettons jusqu'à nos boutons de culotte sur la table portés par le feu sacré et la passion de notre létier...». Isabelle Parsy qui pendant un mois a porté haut cette injonction de Maria Ducceschi «N'oublions pas d'être heureux» l'affirme aussi : «la rumeur a plus touché le off que le in pourtant en ligne de mire. Il a commencé à rouler sur la gente. L'amalgame in off a été préjudiciable.» Prière de ne plus casser la voix et les voies !